

# CONTES POUR ENFANTS

ANDRE ET BRUNON



L. OPDEBEEK •

• EDITEUR •

• ANVERS

# **Contes pour Enfants**

---

---

**A. HANS**

—

**ANDRÉ et BRUNON**

et

**Autres contes.**

---

L. OPDEBEEK - Éditeur - ANVERS

— 1928 —

## ANDRÉ ET BRUNON.

---

André était un messenger ; ainsi appelle-t-on ces gens qui vont du village à la ville, et inversement, pour transporter des paquets.

Il habitait un village, et, chaque jour, il se rendait à la ville.

Il y faisait les courses que les habitants de son village lui avaient demandé de faire. Son chariot était toujours rempli de paquets, petits et grands, de sacs, de malles et de coffres.

Brunon tirait la charrette, mais Brunon était déjà vieux, le bon cheval, de sorte qu'il n'avancait plus qu'au pas.

— Peu importe ! disait André. Moi aussi je me fais vieux, et je ne suis plus aussi agile qu'un jeune homme. Pas à pas, nous finissons pourtant par arriver !

Quelques petits vauriens prenaient un malin plaisir à crier des insultes à André et à son cheval :

— Holà ! Messenger ! Soutenez donc votre cheval ! Il finira par tomber.

Un autre criait :

— André, voulons-nous courir au plus vite, Brunon et moi ? Brunon à quatre pattes, mais moi à cloche-pied ?

Un troisième ajoutait :

— Veux-tu un couteau, pour écorcher ton cheval ? Il ne vaut plus que cela ! Il est facile de compter ses côtes !

Souvent ils criaient :

— André ! Pouvons-nous pousser à la roue ? Sinon tu n'arriveras jamais à la ville !

— Distribuez donc quelques coups de fouet à ces vauriens ! disait-on souvent au messenger.

— Bah, ils ne savent ce qu'ils font ! répondait invariablement André. Plus tard, ils ne le feront plus !

Les vacances étaient venues. Les gamins couraient dans la rue. Voici qu'André arrive lentement avec son chariot, que Brunon tire pas à pas. Les enfants voulurent se remettre à crier, quand André leur dit :

— Mes amis, n'auriez-vous pas envie de vous mettre sur la charrette ? Si le cœur vous en dit ?

Les petits se regardèrent entre eux :

— André voudrait-il nous donner une raclée ? se demanda Jean.

— Non, il est bien trop bon pour faire cela ! répliqua Louis.

— Venez-donc, reprit le messenger.

Les enfants ne se firent plus répéter l'invitation. Quel garçon n'aimerait pas à rouler en voiture ?

Ils s'y étaient bien vite installés. Deux à côté du conducteur, et les autres à l'intérieur du chariot, assis sur quelque ballot.

— Il faut que je vous raconte quelque chose, dit André.

Les amis se sentirent un peu inquiets. Ils se savaient en faute, parce qu'ils s'étaient constamment moqués du vieux cheval. Qu'allait-il dire, le messenger ?

— Ne craignez rien, reprit André. Vous poursuivez souvent de vos cris mon pauvre Brunon. Je vais vous raconter quelque chose, et je suis persuadé que par la suite vous nous laisserez en repos, que vous aimerez même le vieux cheval. Écoutez.

Les gamins tendirent l'oreille et le charretier commença en ces termes :

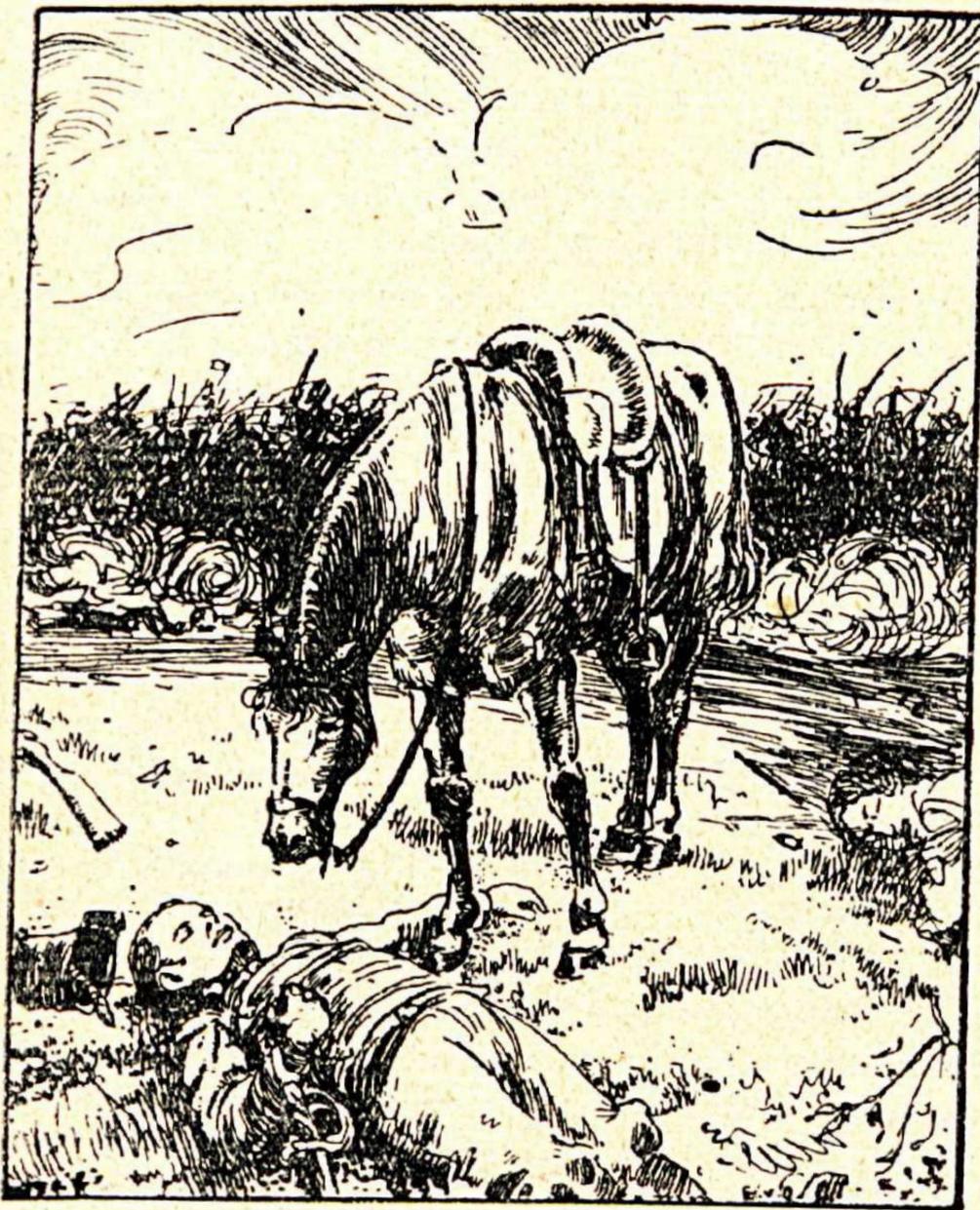
— L'on vous aura peut-être raconté que j'ai été soldat, jadis ?

Il y a bien longtemps de cela. Vous n'étiez pas encore nés à cette époque. Je me suis souvent battu, j'ai assisté à de grandes batailles. C'est terrible ! Les soldats se tirent mutuellement des coups de fusil et déchargent des canons. Beaucoup d'entre eux sont tués.

En ce temps-là, un cavalier intrépide, nommé Charles, faisait également la guerre.

Fermement assis sur son beau cheval, il se précipitait avec courage sur les ennemis. Hélas ! Une balle vint le frapper en pleine poitrine, et il tomba, baignant dans son sang.

Le cheval ne s'enfuit pas. Il resta auprès de son maître.



Le pauvre animal exprimait sa douleur en hennissant profondément. Il penchait la tête et léchait les plaies béantes de son maître, son visage blême !

Mais le malheureux cavalier mourut. Moi-même je l'emportai du champ de bataille. Le cheval nous suivit, à côté du tué, la tête basse. On eût dit qu'il gémissait. La nuit durant, le fidèle animal resta auprès du cadavre, sans vouloir ni boire ni manger.

Avant de mourir, Charles m'avait demandé :

— Veux-tu prendre soin de mon cheval ?

— Assurément, lui avais-je répondu.

Après la guerre, l'animal retourna avec moi au pays. Il devint mon meilleur ami. Comme je le soignais bien, il me fut bien vite attaché, et c'est ce même cheval qui tire maintenant la charrette, c'est Brunon !

Tous les gamins regardèrent l'animal. Ils songeaient au cavalier tué sur le champ de bataille.

— Brunon a toujours fait de son mieux, reprit André. Chaque jour, il tire la charrette vers la ville. Il se fait vieux et n'avance plus très vite. Devrais-je renoncer à le garder, et lui dire : Mon Brunon, tu te fais vieux, je vais te vendre à l'équarisseur. Ce serait cruel, n'est-il pas vrai ?

Les gamins étaient interdits.

— Pouvez-vous lui lancer des injures parce qu'il se fait vieux ? Toi Jean, ton grand-père est vieux, lui aussi, et doit s'aider d'une canne en marchant. Que dirais-tu si un méchant gamin l'insultait ?

— Celui qui l'oserait, je lui donnerais une raclée ! s'écria Jean.

— Et pourtant, tu te moques de Brunon. Tu te dis peut-être, que Brunon n'est qu'un animal, mais, crois-moi, Brunon est très sensible, il a du cœur, et l'a du reste prouvé à la guerre. Nous devons protéger les animaux, n'est-ce pas ? Oui, mon cheval est vieux, pourtant il fait son possible. Je m'en voudrais d'employer mon fouet. Je ne l'ai jamais fait. Je n'en ai jamais eu besoin, d'ailleurs.

Encore une demi-année, et je vendrai mon chariot. Il est temps que je prenne du repos.

— Et Brunon ? demandèrent les gamins.

— Brunon reste avec moi, il a également mérité du repos. Il l'a amplement mérité. Il aura une douce vieillesse.

Louis tendit la main à André et dit :

— Veux-tu me pardonner, André ? Je regrette d'avoir tant de fois poussé des cris au passage de Brunon, mais je te donne ma parole que cela ne m'arrivera plus.

— Moi aussi !... Moi aussi !... crièrent tous les autres.

— Nous avons mal agi, dit Jean.

— Je vois enfin que vous êtes de bons petits garçons, dit André.

Un peu plus loin, les gamins descendirent de la voiture. Ils remercièrent André, et tous allèrent caresser Brunon. Le cheval redressa la tête. C'est ainsi que les camarades et le cheval conclurent une solide amitié.

Jamais plus des cris injurieux ne retentirent au passage de Brunon. Souvent, les gamins venaient lui rendre visite à l'écurie.

Six mois après, André alla à la ville pour la dernière fois. Il revint, le soir, vers six heures.

— Nous allons prendre du repos, mon Brunon, dit le charretier au cheval, tout comme si celui-ci eût pu le comprendre.

Non loin du village, les gamins rencontrèrent la charrette. Ils portaient un grand panier rempli de fleurs et de guirlandes de feuillage.

— Où allez-vous ? leur demanda André.

— Veux-tu arrêter un instant ? répliqua Jean.

La voiture s'arrêta.

— Pouvons-nous couronner Brunon ? demanda Jean.

— Le harnacher de fleurs et de guirlandes ? ajouta Louis. Il s'est toujours si bien acquitté de sa tâche. C'est son dernier voyage aujourd'hui. Il doit avoir bonne mine, ce soir !

Des larmes montèrent aux yeux d'André.

— Mes bons enfants ! dit-il, ému. Oui, couronnez mon bon ami.

Les enfants se mirent à l'œuvre. Ils couvrirent le harnachement de fleurs et de feuillage, et décorèrent également la voiture.

C'était vraiment beau !

Un quart d'heure après, le chariot déboucha dans le village. Les enfants étaient juchés dessus. Ils chantaient à pleine voix :

Vive Brunon ! Le bon cheval !  
Qu'il vive de longs jours !  
Le brave et fidèle animal,  
Nous serons bons amis toujours !

Il a servi un cavalier,  
Et puis aussi un charretier !  
Tous les deux de bonne façon,  
Vive notre ami Brunon !

Les gamins chantaient ces vers. C'était le frère de Louis qui les avait faits. Quel talent, n'est-ce pas ? Mais aussi, c'était un des meilleurs élèves de sa classe.

C'est ainsi que le chariot fit son entrée dans le village. Tout le monde se mit à la porte.

— Nous fêtons Brunon ! s'écria Jean à pleine voix.  
— Allons, amis, chantons encore !  
Et il reprit :

Vive Brunon, le bon cheval !  
Les gens applaudissaient.  
Comme André était heureux !

— C'est aujourd'hui le plus beau jour de ma vie ! dit-il, quand le chariot s'arrêta devant sa porte. Mes amis, mille fois merci ! Et venez me rendre visite bien souvent ! Je vous raconterai beaucoup de belles choses !

Brunon fut mis à l'écurie. Deux jours après, le messenger, qui n'en était plus un, vendit sa voiture. Le maître et le serviteur allaient pouvoir se reposer, après une vie bien remplie. Inutile d'ajouter que les gamins vinrent souvent voir André et Brunon.

Ils ne manquaient jamais de lui apporter quelque friandise, un peu de sucre ou autre chose.

Ils étaient devenus bons amis.

## LES CLOCHES.

— Qu'est-ce donc, qui fait tant de bruit dans la tour ? se demandait souvent Jacques. Et il levait le nez, pour regarder attentivement le clocher.

C'était une grosse tour, très haute, sans flèche. Elle se haussait bien au-dessus des maisons.

— Qui est donc dans la tour ? songeait Jacques. Bim... bom... bam !... sans cesse ! Y aurait-il un canon, des soldats ? Ou un de ces grands tambours ?

Le petit n'y voyait goutte.

Au bas, la tour était percée d'une petite porte. Un homme entra et sortait souvent par là.

— Puis-je vous accompagner ? lui demanda Jacques, un beau jour.

L'homme avait remarqué que le petit regardait souvent la tour.

— Voudrais-tu grimper là-haut ? lui demanda-t-il.

— Oh oui, monsieur !

— Va demander à ton père s'il permet que tu m'accompagnes.

Papa le permit, car il savait que le sonneur aurait bien soin de son fils.

Et le lendemain matin, Jacques grimpa à la tour.

Il y avait un escalier en pierre, qui montait sans cesse, en tournant... un escalier en colimaçon.

— Tiens-toi bien à la corde ! recommanda l'homme.

L'escalier n'avait d'autre rampe qu'une corde.

Par deux fois, notre petit ami dut se reposer. Enfin, son camarade ouvrit une petite porte.

— Jacques vit alors les tapageurs, qui faisaient sans cesse « bim... bam... bom... » Ce n'étaient ni des canons, ni des tambours, mais de grosses cloches. Il y avait des lettres et des chiffres tracés dessus.

— Ce sont les cloches, dit l'homme. N'aie pas peur, elles vont sonner. Mais il faut d'abord que mes camarades soient là. Ils tardent, ce matin !

Bientôt, quatre hommes arrivèrent.

— Vas-tu nous aider à sonner ? demanda l'un d'eux au petit Jacques.

— Qu'est-ce que sonner ? s'informa celui-ci.

— Regarde... mais n'aie pas peur !

Les hommes se mirent au-dessus des cloches et frappèrent des pieds.

Jacques sursauta :

— Bim ! fit la première cloche.

— Bom cria la deuxième.

— Et la troisième clama : Bam !

Et alors, avec entrain, elles se mirent à sonner :

Bim... bam... bom !...

Bim... bam... bom !...

Quel effrayant vacarme ! La tour en semblait ébranlée.

Notre petit ami savait à présent ce qui faisait ce vacarme dans la tour.

Et souvent encore, il s'arrêta par la suite, pour écouter la joyeuse chanson des cloches !

## LE JARDINET D'HELENE.

Hélène avait, au fond du jardin de papa, un petit morceau de terrain. C'était son jardinet. Elle y semait des fleurs,



qu'elle soignait avec amour. Il y poussait également des fraises savoureuses.

— Les fraises sont mûres à présent, dit le père. Tu peut les cueillir.

— Papa, je voudrais les donner à quelqu'un, répondit Hélène.

— A qui ?

— A la vieille Mariette, papa.

La vieille Mariette habitait non loin de là. Son mari était mort, et ses enfants étaient partis, bien loin.

Mariette était malade, alitée. Des fraises lui seraient un excellent rafraîchissement. Mais la veuve était trop pauvre pour pouvoir en acheter.

Elle les reçut pour rien. Papa donna naturellement son consentement. Et lorsque ses propres fraisiers furent pillés, Hélène put aller cueillir dans le grand jardin. Chaque jour elle visitait la malade. Et lorsque la saison des fraises fut passée, elle lui porta des framboises, des pêches, des poires juteuses et des prunes. Elle ornait, des fleurs de son jardinet, la triste chambre de Mariette.

— Hélène mérite d'avoir un jardinet, disaient papa et maman.

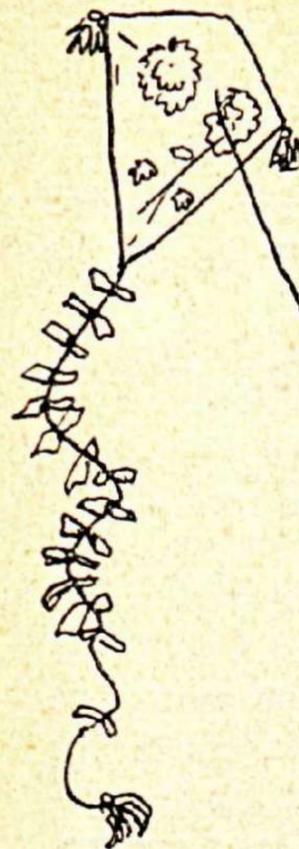
N'est-ce pas là votre avis aussi ?

## LE CERF-VOLANT.

Papa et Antoine étaient au travail.

Papa était allé couper quelques joncs, et il confectionnait un cerf-volant pour son fils.

Deux joncs furent solidement attachés en croix. Ensuite papa tendit les ficelles. Puis il colla du papier bleu sur le tout. Encore une queue, une longue queue de morceaux de papier, et le cerf - volant



était prêt.

— Allons-nous le faire monter ? demanda Antoine.

— Non, il faut d'abord qu'il sèche, répondit le père. Cet après-midi nous irons à la plaine.

— Après le dîner, père et fils s'y rendirent. Fièrement notre ami portait son beau cerf-volant



Papa s'était muni d'une longue corde, soigneusement enroulée autour d'un bâtonnet.

Arrivé à la plaine, Papa éleva le cerf-volant. Antoine prit la corde et se mit à courir. Le cerf-volant alla de gauche à droite, puis s'abattit.

— Attends un instant, dit le père, qu'il y ait plus de vent !... Voilà !... En avant !

De nouveau, le cerf-volant refusa de s'élever.

— La queue est trop longue, dit le père. Le cerf-volant ne peut pas monter !

Quelques papiers furent enlevés de la queue.

— Essayons encore, Antoine ! dit le père.

Et cette fois-ci, cela réussit ! Le cerf-volant monta de plus en plus haut et finalement, lorsque toute la corde fut déroulée, il se trouvait bien plus haut que la tour. Et le cerf-volant tirait sur la corde, comme s'il voulait s'élever encore.

Mais Antoine le tenait solidement.

— Non, bon ami, dit-il, tu n'échapperas pas. La corde est solide.

— Nous allons demander s'il fait froid là-haut, dit papa.

Il prit un papier de forme ronde et découpa un petit trou au milieu. Puis d'un autre papier, il fit un petit tube. Il passa ce tube par le trou du papier rond et le passa ensuite dans la ficelle.

Et voyez ! les deux papiers, bien réunis, s'élevèrent le long de la corde jusqu'au cerf-volant.

— C'est le vent qui les fait monter, dit papa. Le tube est le bateau, et le papier rond la voile.

Le cerf-volant resta au moins une heure dans les airs. Alors Antoine ramena doucement la corde. A mesure, l'oiseau de papier revenait vers la terre.

Vous vous imaginez que le cerf-volant d'Antoine dut monter souvent. Et jamais le petit n'oublia de lui envoyer un messenger le long de la corde. Il avait appris du père comment il fallait faire.

Essayez aussi !

## UNE BONNE FARCE.

C'était pendant la récréation.

— Je vais attraper les camarades, dit Jean à son ami Gustave.

— Que vas-tu faire ? demanda celui-ci.

— Tu verras bien... Allo ! les amis, approchez donc ! Je vais fumer un cigare !

— Jean va fumer un cigare ! s'écrièrent tous les élèves. Ici ? A la cour ?

— Oui, répondit Jean, ici même.

— Tu te rendras malade, dit charitablement Guillaume. Tu deviendras tout pâle...

— Un jour, mon frère a voulu fumer, et il s'est rendu malade. On l'a fourré dans son lit, raconta François. Il avait mal à la tête.

— Non ! Non ! reprit Jean. Je ne serai pas malade !

— Le maître le verra et te punira, dit Émile.

— Le maître ne me punira pas, dit encore Jean. Allons, les amis, ouvrez bien les yeux, je commence... Qui a des allumettes ?

Personne n'en avait.

— Bah ! Je m'en passerai, dit alors Jean.

— Il veut fumer un cigare sans l'allumer ! s'écria Guillaume. Il s'allumera tout seul, sans doute !

— Il se l'appliquera contre le bout du nez, dit Émile. Il est rouge comme une braise, ce nez !

— Voilà le cigare, dit Jean.

— C'est bien un vrai cigare, dit Théodore.

Jean mit le cigare en bouche, il en mordit la pointe qu'il... avala.

— Le cigare est en chocolat ! s'écria Guillaume. Voyez donc !

— De cette façon, nous savons fumer aussi !

— Ah ! Ah ! dit Jean en riant. Je vous ai attrapés, n'est-ce pas ? Vous pouvez fumer aussi, mais pas trop, sinon le cigare sera trop vite fumé.

Tous les camarades en mordirent un morceau.

Le cigare était très bon, et personne ne perdit ses couleurs, personne n'en eut pas mal à la tête et Jean ne fut pas puni.

Lorsque la cloche sonna et que les élèves se mirent en rang, le cigare était fumé complètement.

---